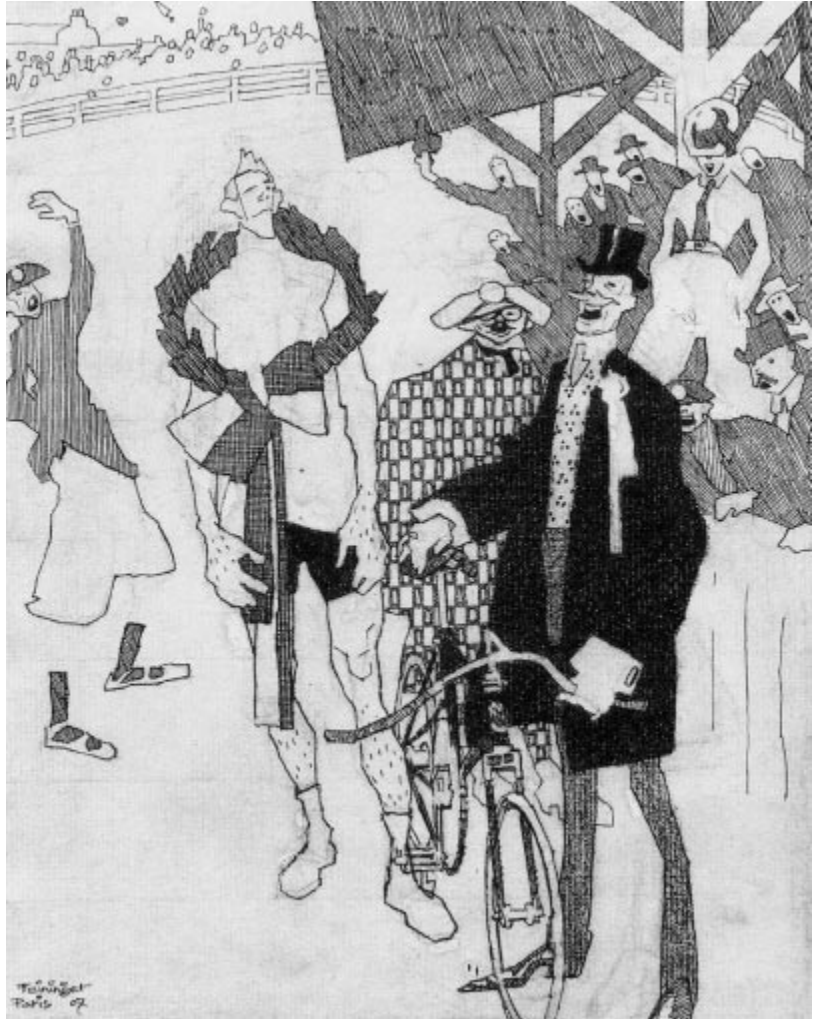


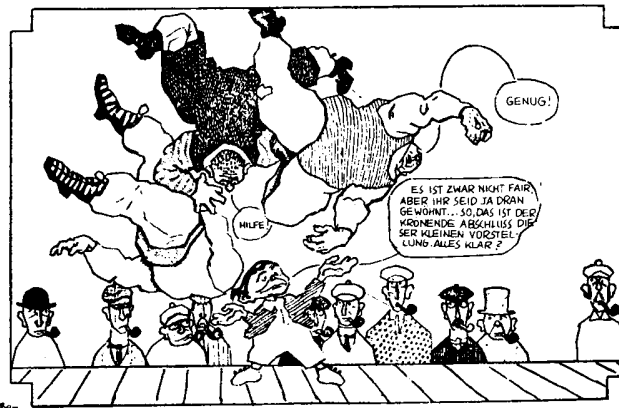
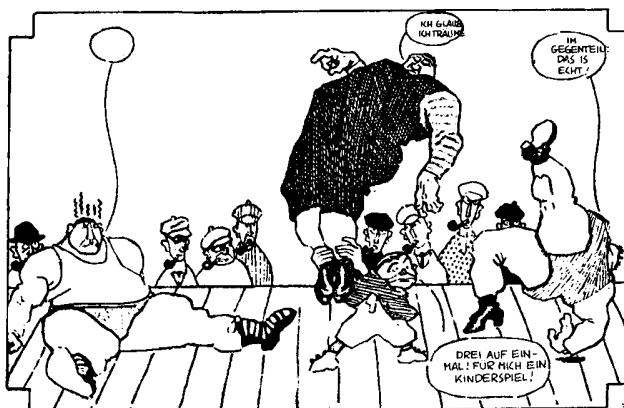
# LYONEL FEININGER ET LE SPORT

Plus d'un s'étonnera devant la constatation suivante : sur les milliers d'artistes, rares sont ceux qui traitent des exercices du corps. Très peu nombreux sont en effet les esprits créateurs à considérer le sport comme faisant lui aussi partie de notre culture. Force est de constater, en revanche, que sur la grande quantité de sportifs pratiquant un sport ou de spectateurs s'enthousiasmant pour les compétitions, il en est peu qui visitent des expositions d'art ou entretiennent un quelconque rapport avec la peinture, la graphique ou la plastique. Un tel fossé vient sans doute du fait que, jusqu'à maintenant, seuls quelques responsables en matière de sport ont donné des commandes à des artistes lorsqu'il s'agissait de décorer des salles de sports ou de conférences. Depuis que les tendances artistiques ont évolué notamment vers l'abstraction, bien des gens ont eu un accès encore plus restreint à l'art moderne qui, renonçant de plus en plus au mouvement, se tournait vers des formes d'expression plus statiques.



Il est d'autant plus surprenant qu'un homme ait tenté d'appréhender le thème du sport sur un plan purement artistique au moment où cette évolution ne faisait que s'amorcer ; je veux parler de Lyonel Feininger (1871-1958), peintre américain d'origine allemande. Issu d'une famille de musiciens, tout comme son ami Paul Klee, son destin l'entraînait plutôt à marcher sur les traces de ses parents et à se consacrer à la musique. Il fut effectivement envoyé en Allemagne pour y étudier cette discipline

*Par F.K. Mathys*



**Feininger** gagna sa vie à ses débuts en vendant des séries de dessins humoristiques comme celles de « Wee Willie Einkie » (au-dessus) ou des « Kinder Kids » (page suivante).

mais, comprenant bien vite que ses talents résidaient ailleurs, il décida de se former à la peinture, d'abord à l'Ecole des arts décoratifs de Hambourg de 1887 à 1891, puis à l'Académie de Berlin et enfin à l'Académie Colarossi de Paris. Son parcours se révéla toutefois pénible et il fallut longtemps avant qu'il ne s'imposât véritablement comme artiste. Au début, il gagna sa vie en dessinant des caricatures pour le journal satirique berlinois « Ulk » et les « Fliegenden Blätter », le « Narrenschiff » et le « Narrenrad » jusqu'au jour où le « Sunday Tribune » de Chicago le chargea d'exécuter une série de dessins humoristiques (ces derniers venaient juste de faire leur apparition) pour ses pages du dimanche. Certes, tout cela n'était qu'un gagne-pain, mais il mêla de façon si subtile l'art à cette activité que ses caricatures parues en Allemagne et ses œuvres envoyées aux USA,

les séries des « Kinder Kids » et le monde de « Wee Willie Einkie » (publiées en 1975 dans une version allemande chez Melzer, Darmstadt, avec une honorable préface de Günter Metken) témoignaient déjà de la virtuosité de son coup de crayon.

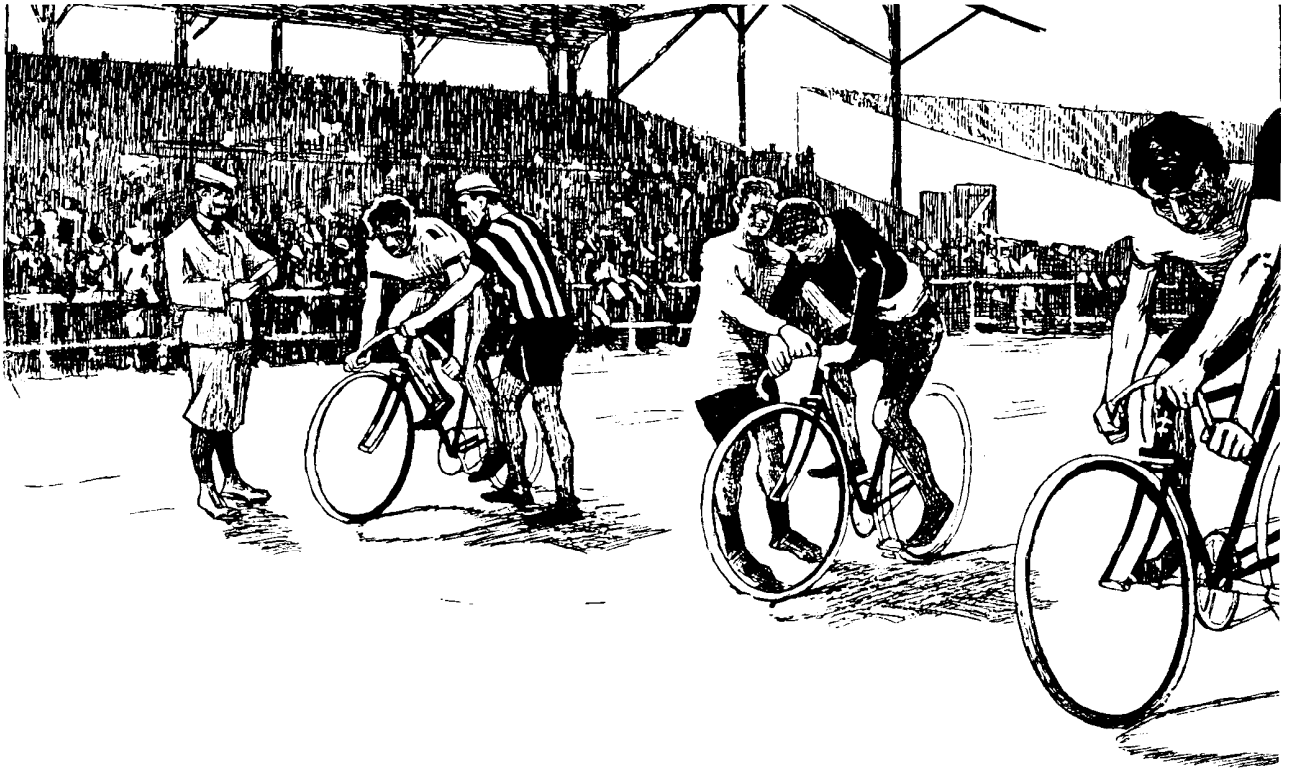
Les « Kinder Kids » et le monde de « Wee Willie Einkie » intègrent sous une forme caricaturale des événements sportifs tels le combat de boxe, le vol en ballon, le saut en parachute et le football américain, et vont également révéler le maître du cubisme graphique. Quelques années auparavant, Feininger s'était vivement intéressé au cyclisme et, chose plutôt rare alors, fut lui-même un cycliste passionné durant ses années berlinoises. A cette époque, il était peu habituel de voir tout un chacun se rendre au travail à bicyclette, en fait le cyclisme était encore plus ou moins

considéré comme un sport masculin lorsqu'il n'était pas pratiqué par des professionnels sur le vélodrome. Ce que l'automobile est devenue plus tard, c'est-à-dire le symbole d'un statut social, était alors l'apanage des deux roues et la verve satirique de Feininger n'a pas manqué de s'en prendre au cyclisme. Feininger accordait également le plus vif intérêt aux événements survenant dans les courses sur route ou sur piste et, loin d'être de simples caricatures grossières, ses dessins révèlent un talent inouï pour l'observation du détail. Ses caricatures publiées dans la revue « Narrenrad » évoquent avec le même brio l'audace de ces dames en pantalon s'aventurant sur de tels engins sous le regard ironique des braves bourgeois. Certes, les esprits étaient prudes à cette époque, c'est ainsi que le « Narrenschiff », autre périodique publié chez le même éditeur que le « Narrenrad », dut suspendre sa parution suite à des tracasseries administratives. Dans une lettre aux lecteurs on pouvait lire : « Avec ce numéro, le « Narrenschiff » termine ses voyages. En interdisant la vente de notre journal dans les gares, le gouver-

nement a porté atteinte à sa diffusion si bien que nous avons décidé de mettre un terme à sa parution... Mais l'idée de notre journal, comme du reste toute autre idée, ne peut être détruite. » En 1907, lors de son deuxième séjour à Paris, Feininger eut la chance d'entrer en contact avec le périodique parisien « Témoin » dont il devint l'un des collaborateurs. Les dessins et eaux-fortes qu'il produit alors annoncent déjà les éléments linéaires de son style futur. Outre un penchant évident pour l'humour et le grotesque, traits assez américains, les journaux créés à cette époque laissent déjà entrevoir un aspect du grand Feininger, qualifié plus tard de « classique ». Après son retour à Berlin, les décors dominants de ses peintures sont tous marqués d'une empreinte caricaturale ; bientôt l'élément architectonique commence cependant à être dominant, élément qu'il va intégrer non seulement dans ses villes et ses paysages mais aussi dans ses marines.

Il ne rompt définitivement avec son style lorsque Walter Gropius le nomme professeur au Bauhaus de Weimar, école





*Cycliste passionné pendant ses années berlinoises, Feininger révèle un talent pour l'observation du détail.*

nouvellement constituée. Il y fait la connaissance d'Oskar Schlemmer, de Paul Klee et de Wassily Kandinsky. Cette rencontre va engendrer une véritable amitié artistique et, de là, va naître le groupe des cubistes allemands.

Le succès de Feininger ne vient pas à proprement parler de ses évocations sportives (encore que ses peintures de bateaux aient eu une certaine importance dans son œuvre tardive, n'oublions pas qu'il fut également un passionné de sports nautiques) mais plutôt de ses vues urbaines très raffinées évoquant de vieilles villes allemandes. Dans celles-ci s'exprime la musicalité incontestable de sa peinture et de ses contours auxquels il ajoute un mélange subtil de tons qui, sur bien des plans, mais avec une note beaucoup plus moderne, rappellent les paysages fantastiques de Turner et de Caspar David Friedrich.

De même ses peintures de voiliers et de régates témoignent son amour pour l'eau et le vent, éléments d'une activité sportive à laquelle il resta fidèle sa vie durant. Ses aquarelles ne se composent pas seulement de tons pâles et diffus, mais de traits dessinés en contrepoint à la plume et à l'encre de Chine. Hermétiques à son art, les politiciens du III<sup>e</sup> Reich ne pouvaient faire bon ménage avec un tel talent et Feininger dut retourner dans son pays natal. Outre ses petits formats, c'est là qu'il exécuta également des peintures murales pour le bâtiment de la Marine et pour l'exposition internationale de 1939. Feininger fut non seulement un amoureux du sport mais il composa une série de fugues pour orgues et, né d'un père musicien et d'une mère cantatrice, perpétua honorablement l'héritage de ses parents. Tout cela, combien de ses admirateurs sont-ils à le savoir ?

F. K. M.